milles pour venir mourir obscurément sur les rives glaciales de la Chaudière.

La jeune indienne Jacataqua, se rendit jusqu'à la rivière Famine. Elle avait conservé son chien, avec qui elle allait chasser et chercher des herbes et des racines pour soigner les malades. Elle sauva ainsi la vie à plusieurs. On respecta la vie de son fidèle ami, qu'elle considérait comme son seul défenseur. Elle avait dit aux affamés que si on tuait son protecteur, qu'elle disparaîtrait immédiatement. Comme elle avait rendu d'immenses services à toute l'armée, on respecta son désir et son chien eût la vie sauve.

Le deux novembre, lorsque la première avant-garde de l'armée n'était encore qu'à 4 milles au-dessus des chutes de la Chaudière, à St-Martin, les provisions promises par Arnold arrivaient aux affamés.

À la vue de ce secours, presque inespéré, soldats et officiers se jetèrent à genoux, et les yeux au ciel, remercièrent, avec beaucoup de sincérité, sans doute, le Dieu de toute bonté.

C'est du moins ce qu'on rapporte.

Aussitôt arrivé à Sartigan, Arnold s'était procuré quelques provisions, qu'il expédia sans retard vers son armée par le lieutenant C. Church accompagné d'un M. Barin et de huit canadiens, avec une lettre disant qu'il enverrait d'autres secours bientôt.

Un des chevaux de ceux qui étaient venus porter les provisions s'égara, remonta la rivière Chaudière, et fut aperçu par un groupe d'hommes qui se mouraient de faim. Pour ces affamés, tuer ce gibier d'un nouveau genre, l'écorcher et le faire cuire fut l'affaire de quelques minutes.

Ce cheval conserva la vie à dix personnes.

Dès les premiers jours de novembre, les troupes commencèrent à arriver à Sartigan. Leur dernière épreuve fut de traverser la rivière du Loup. Là encore comme ils avaient de l'eau jusqu'à la ceinture, quelques-uns se noyèrent et d'autres saisis par l'eau glacée de la rivière moururent dans les jours suivants. Il y avait trente jours que personne n'avait vu d'habitation.

L'armée à l'exception de quelques trainards, se trouva réunie à Sartigan à l'endroit où est actuellement la résidence de M. Brady. Il y avait là quatre petites maisons et un assez grand nombre de cabanes d'écorce érigées par les sauvages. Les soldats quoi qu'ayant déjà éprouvé les rigueurs de la température canadienne, y souffrirent beaucoup de froid pendant leur séjour, par une tempête de neige et de vent qui fit rage pendant deux jours.

Le 4 novembre, Arnold, rendu à cinq milles de Sartigan, c'est-à-dire au village actuel de la rivière Gilbert, au-dessus du Rapide du Diable, dans St-François, s'y arrêta.

Natamis et Sabattis, les chefs des Abénaquis, redoutés à bon droit par Arnold comme étant favorables à Carleton, accompagnés d'un grand nombre de sauvages, lui demandèrent dans des discours pompeux qu'elles étaient son intention et celle de son armée.

Le général américain, peut-être pris par surprise, leur répondit par un grand discours rempli de belles promesses.

Le discours d'Arnold eut plein succès et quarante sauvages avec leurs canots se mirent à la disposition de l'armée de Washington et descendirent la Chaudière.

La promesse séduisante, dit le Dr Senter, de pouvoir acheter le rhum à bon marché, fut l'argument le plus persuasif et le plus convaincant de ce discours.

Les indiens furent prompts à trouver un nom à Arnold et le nommèrent "L'Aigle Noir", suggestion probablement inspirée par la hardiesse de son attitude et par son œil vif et perçant. Natamis, à cette première entrevue, d'après la tradition, l'avait ainsi harangué.

"L'Aigle Noir vient conquérir la forêt vierge. La forêt vierge cédera à L'Aigle Noir, mais le Roc le défiera. L'Aigle Noir va s'envoler vers le soleil. Les nations vont l'admirer et chanter ses louanges. Cependant, du plus haut de son ascension, sa chute est certaine. C'est quand ses ailes frôleront le ciel, qu'une flèche lui traversera le cœur."

Cette funeste prophétie, énoncée avec la caractéristique si clairvoyante de l'orateur indien, dut créer une certaine appréhension dans l'esprit du jeune officier.

Nul doute que cette prédiction impressionna Arnold, et qu'il se la rappela sur la fin de sa vie.

Arnold avait envoyé une dépêche de Sartigan à Montgomery, par un M. Robicho, (Robichaux) qui fut fait prisonnier à Québec.

Cette nouvelle de la capture de Robicho, et celle de l'arrivée de l'armée des Bostonnais, que l'on disait être composée de brigands habillés de tôle, (au lieu de toile), ce qui les rendait invulnérables aux balles, se répandirent en même temps dans la vallée de la Beauce, et jetèrent la terreur chez tous les Beaucerons. Une autre rumeur disait que l'armée anglaise devait se rendre dans cette région de Sartigan, nom qui désignait non seulement le village des sauvages à la Famine, mais qui, par extension, désignait les quatre seigneuries de la Nouvelle Beauce. Cette autre invasion devait être faite pour s'emparer de tous ceux qui ne prendraient pas les armes contre les américains et pour détruire les établissements de ceux qui ne s'enrôleraient pas.

Les Beaucerons étaient effrayés et devenus inquiets. Arnold alarmé, fit aussitôt répandre à profusion le manifeste du Congrès aux Canadiens, si alléchant pour eux, que bientôt ils se rassurèrent et devinrent plus hardis. Les habitants de la Beauce, en 1775, quoi qu'en disent Arnold et ses officiers, étaient très intelligents. Ils étaient moins naïfs qu'ils ne paraissaient l'être. Ils étaient retords et rusés et leurs descendants aujourd'hui leur ressemblent beaucoup.

Arnold put alors plus facilement les approcher et obtenir toutes les provisions qu'il lui fallait. Toutefois, il se plaignit amèrement que tout ce qu'ils lui vendaient était d'un prix exorbitant. Lorsque les Américains disparurent du pays, Sartigan, les Beaucerons déplorèrent le départ des *Bons Bostonnais*.

Arnold se rendit à Ste-Marie, le cinq novembre et s'empara du domaine du jeune seigneur G.-E. Taschereau, dont le manoir était au sud-ouest du chemin en face de celui, actuellement résidence de Madame Charles Lindsay, près de la Chapelle Ste-Anne. Ce fut le lieu de rendez-vous de l'expédition.

Le général américain, qui avait ménagé les habitants, n'épargna pas le seigneur Taschereau dont il connaissait la loyauté au gouvernement britannique. Non seulement il s'empara de tout ce qu'il trouva sur son domaine, mais le 26 février 1776, il fit vendre à l'encan meubles et animaux, etc., tout ce qui lui tomba sous la main.

Voici le procès-verbal de cette vente:

Inventaire des effets appartenant au Seigneur Gabriel-Elzéar Taschereau vendus à la criée publique à la Beauce, en 1776, par les Bostonnais.

"Etat des effets qui ont été criés et vendus au domaine de monsieur Taschereau à Sartigan et appartenant à mon dit sieur Taschereau, par le nommé John Mack revêtu de l'ordre de monsieur le colonel Arnold, qu'il a fait interpréter à Etienne Barbeau, fermier et meunier de mon dit sieur Taschereau et son dépositaire, par le nommé Robertson interprète."

SAVOIR:

	Sch.	sols.
14 février, 1776.		
Payé—Une chaudière et une marmite de fer adjudgée à Etienne Barbeau à quinze livres argent courant, de Québec.....	15	
" Un miroir adjudgé à Etienne Barbeau, à vingt-quatre livres.....	24	
" Une vache adjudgée à Joseph Pamerleau, à trente livres.....	30	
" Une vache adjudgée à Charles Goulet, à trente-deux livres.....	32	
" Une vache adjudgée à Claude Patris, à trente-et-une livres 4.....	31	4
" Une taure adjudgée à Louis Proteau, à vingt-neuf livres.....	29	
" Une vache adjudgée à Michel Pamerleau, à vingt-quatre livres, dont dix sols pour le veau.....	24	10
" Deux veaux de l'année adjudgés au sieur Barbeau	27	
" Une patite taure adjudgée au sieur Gagné.....	10	15
" Un cheval avec son harnais adjudgés au sieur Toulouse.....	61	
" Une vache adjudgée à Antoine Marcoux.....	24	